



Sur Pierre Jean Jouve. Sur Blanche Jouve

COMMUNICATION DE HENRY BAUCHAU
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 NOVEMBRE 1993

J'ai vu Pierre Jean Jouve fréquemment de 1954 à sa mort. Je l'ai rencontré chez lui à Paris rue Antoine Chantin, en Engadine presque chaque été et, en 1964, quand il est venu avec Blanche passer six semaines chez nous à Gstaad. Pendant de nombreuses années nous allions ma femme et moi, ou j'allais seul, retrouver les Jouve à Sils-Maria où ils passaient le mois d'août. L'Engadine est le haut lieu de la poésie de Pierre Jean Jouve, voici quelques-uns des souvenirs de nos rencontres avec lui.

La grande prairie

Chaque matin, nous attendons Pierre Jean Jouve à son lieu de promenade, vers midi. C'est à la sortie du village une vaste prairie, parsemée souvent de regain fraîchement coupé, qui se déploie et s'arrondit jusqu'au lac. À gauche, descendant du Fextal, une forêt de mélèzes surplombe de haut les rives. À droite, flexible, sinueuse, plantée de pins et de mélèzes, s'étend la presqu'île de Chasté où Nietzsche, adossé à un rocher, écrivait au bord de l'eau. Au centre, les montagnes encadrent la trouée de la Maloja et les plans successifs de la vallée du Bergell qui descend vers l'Italie.

Jouve nous rejoint avec son air un peu boudeur, coupé d'éclairs d'admiration ou d'ironie. Il nous montre d'un geste le paysage : « C'est machiné tout ça, comme un théâtre. » Il nous entraîne vers le lac et nous fait remarquer l'incomparable

élasticité du sol très légèrement spongieux de la grande prairie : « On découvre ici l'existence d'un plaisir très subtil de la plante du pied et même du talon. On est en communication avec le sol. » Si le sol ici réagit au moindre pas, l'air est d'une vivacité fraîche, d'une ductilité qu'on dirait composée par la lumière elle-même et le lac, la presqu'île, les montagnes — tels qu'il vient de nous les faire voir — sont la scène ample, mais non démesurée, d'un immense opéra intérieur. D'un mot, d'un geste, il nous fait sentir de façon immédiate le caractère à la fois clos et ouvert, intime et grandiose, de ce pays dont il nous fait les honneurs comme s'il en était le maître de maison.

Ceci me rappelle ma première rencontre avec lui, peu d'années après la fin de la guerre, au bar du Pont-Royal. Il y avait beaucoup de monde ce soir-là, beaucoup de bruit et je n'avais pas, lors de la présentation, compris son nom. Il parlait avec des amis de gens qui m'étaient inconnus et, pendant ce temps, je me demandais qui il était. Un nom surgit en moi, qui était : le duc. Ce n'est que quelques années plus tard, lors d'une autre rencontre, que j'ai su que le duc était Pierre Jean Jouve.

Je n'ai pas approché les ducs de ce temps et c'est sans doute sur des images inconscientes très anciennes que s'est greffée cette impression initiale, renforcée à chacune de mes rencontres avec Jouve. Si, comme le dit Gabriel Bounoure, « la poésie, c'est la grande allure dans les lettres », Jouve était un grand seigneur de la vie et du poème. Je l'ai vu parfois amer, dur ou injuste, mais je n'ai jamais décelé en lui le moindre trait d'habileté ou de facilité, ni aucune concession à la mode ou au succès. La poésie de Jouve peut être envisagée de bien des manières, mais je tiens qu'elle est, pour l'essentiel, une poésie héroïque. S'il me fallait choisir dans son œuvre les pages qui manifestent le mieux le caractère de leur auteur, mon choix se porterait sur *Vagadu* et la lutte de Catherine Crachat avec l'ange. Pages où l'héroïsme apparaît sous son aspect le plus nu, le plus dépouillé et tel qu'on peut le concevoir après Rimbaud et après Freud.

La maison des années profondes

Une autre année, promenade avec Pierre Jean Jouve et le grand photographe Franco Vercelotti. Nous traversons la forêt de mélèzes, au pied du Fextal et débouchons sur un petit vallon, ou plutôt un large creux abrité en bordure de la

forêt. Là se trouve une ancienne maison d'Engadine, aux murs de crépi blanc, au toit recouvert de pierres plates, avec aux fenêtres les belles grilles de fer, recourbées vers le bas. Elle est modeste, un peu secrète, de proportions parfaites. Elle me rappelle une autre maison vécue en rêve ou habitée par la lecture : la Cas'Alta de Soglio. Comme s'il avait suivi ma pensée, Jouve dit : « C'est aussi une maison Sannis, c'était leur pavillon de chasse. J'y ai passé plusieurs étés, nous la louions chaque année, de 1935 à la guerre, ensuite nous l'avons perdue comme le reste. »

Au rez-de-chaussée, il y a une grande pièce, forte et rustique, dont on ressent la justesse et l'équilibre dans les mains et dans les épaules. « Là était ma table, dit Pierre, c'est là que j'ai écrit *Dans les années profondes*. Oui, je me suis enfermé ici et j'ai écrit ce livre dans un état d'émotion et de bouleversement extraordinaire.

Ce fut la fin de mon œuvre de roman, je ne le savais pas alors et en même temps je le savais. »

Comment avez-vous connu Sils-Maria ? « Par hasard, un jour en venant de l'Autriche en voiture. J'ai vu le lieu, ou plutôt je l'ai reconnu. J'ai su tout de suite qu'il s'accordait à moi et à mon œuvre et que j'allais y revenir. Depuis, il ne m'a pas quitté en pensée, en songe, en poésie. » Il hésite, il ajoute : « Ni en vérité. »

Au col de la Bernina

Longue promenade au col de la Bernina sous de hauts nuages couplés de belles éclaircies. Dans la voiture, Pierre Jean Jouve parle du roman. « Je ne lis presque pas de romans, tous ces personnages, ces aventures cela me dérange. »

Blanche intervient : « Pierre pense que ce qui arrive à tous ces gens ne le regarde pas. »

Il rit : « C'est ça, en lisant les romans je me sens indiscret. Autrefois, j'ai lu tout ce qu'il faut lire, n'est-ce pas. J'ai peu fréquenté Balzac et pas en profondeur. À 18 ans, j'ai lu et relu *L'Éducation sentimentale*. J'avais une grande admiration pour ça. *L'Éducation sentimentale* me paraissait le type de roman moderne. À un certain moment, j'ai beaucoup lu Proust. Je connaissais parfaitement tous les mouvements de *Swann* et des *Jeunes filles en fleurs* mais je n'ai lu que les premiers, jamais *Le temps retrouvé*. »

Je lui demande pourquoi il n'a plus écrit de romans.

« Oh, il y a beaucoup de raisons. Celle qui m'apparaît le plus aujourd'hui, en ce moment, c'est que je n'ai plus de personnages. Comme si celui d'Hélène les avait absorbés et consumés. Je ne puis concevoir un roman sans personnages. C'est en contradiction, me direz-vous, avec le sentiment d'indiscrétion que j'éprouve en lisant les romans des autres, mais il faut vivre ses contradictions. »

Je m'étonne qu'il n'ait jamais écrit pour le théâtre alors que le ressort dramatique est en lui si puissant.

« Je me suis souvent approché du théâtre, notamment avec les traductions de *Roméo et Juliette* et des *Trois Sœurs* que j'ai faites avec Pitoëff ; mais le théâtre, c'est toute une entreprise : les acteurs, le metteur en scène, tout ce monde parisien... Il y a aussi que j'ai vécu ma vie comme un drame et qu'à partir de la montée du nazisme j'ai participé très intensément au drame de la France. Tout cela sans doute m'a écarté du théâtre. »

À un tournant proche des premières pentes du glacier de la Bernina, j'arrête la voiture. Après un instant, il dit : « Avancez, les glaciers sont des cadavres. »

En arrivant au sommet du col, il nous montre de la main les montagnes : « Quelle invention ! »

À l'Albula

Ce n'est pas de la pâleur de ses cimes cernées de violet à la fin du jour que l'Albula tient son nom, mais de la rivière blanche, du torrent Albula qui dévale de rocs en cascades en direction de l'ouest.

Pierre Jean Jouve nous fait entrer par ses poèmes dans la matière glorieuse de l'Engadine. Aujourd'hui, par le long défilé et le passage royal, c'est dans sa matière terrestre qu'il nous fait pénétrer par les pentes qui portent l'ombre, les troupeaux déjà réfugiés au couchant et les Alpes où « le minuscule amour est un sentier d'herbage ». Il nous guide à la recherche des pierres tombées du sommet ou qui brillent au bord des torrents, les serpentines surtout dont il affectionne le cœur bleu sombre et la teinte vert de bronze.

La beauté de l'Albula est toute entière dans l'accord saisi par lui avec tant de justesse — de la finesse très composée des pierres, des fleurs, des moindres

herbes et de la forme puissante des montagnes dont l'étagement des ombres et des plans ne cesse de ménager des surprises au regard.

Le peintre Philippe Roman qui nous accompagne me dit : « Pierre est vraiment un maître du regard, il apprend à voir comme à entendre. Constamment il vous fait découvrir. »

Je suis, moi aussi, frappé par la rapidité du regard de Jouve. En un instant il a vu, ressenti ce qui est là, puis il passe à autre chose. J'ai eu le même sentiment en le rencontrant au Louvre à l'exposition Poussin. Il va très vite d'une œuvre à l'autre et chaque fois ; si le tableau le touche, en saisit l'essentiel. Devant *La Mort de Tancrède*, il dit : « Admirable. Les chevaux, le ciel, les personnages, tout est là et construit dans la profondeur. » À peine ai-je commencé à voir le tableau qu'il est déjà plus loin. Cette rapidité dans la découverte et la prise de vue, peut-être vient-elle de ce qu'il n'accorde attention qu'à ce qui nourrit sa vision intérieure. Tout le reste aujourd'hui lui est devenu superflu. Le regard de Pierre Jean Jouve n'est pas celui d'un observateur, moins encore celui d'un amateur de paysages et de tableaux. C'est celui d'un voyant, il ne regarde pas, il reconnaît et il invente le monde.

J'ai fait un faux départ

En redescendant en voiture les pentes de l'Albula, Pierre me parle de ses débuts d'écrivain : « J'ai fait un faux départ et j'ai perdu beaucoup de temps en me liant au groupe de l'Abbaye, puis à Romain Rolland alors que j'aurais dû me rapprocher de Guillaume Apollinaire. J'ai été choqué en allant chez Apollinaire de trouver partout des photos de femmes nues qu'il avait placées là par provocation. Qui, j'ai eu là une réaction puritaine que le reste de ma vie n'a guère confirmé. » Il se tourne vers Blanche qui est dans le fond de la voiture : « Ça te fait rire, Blanche ? » et elle : « Quelque chose comme ça. »

Je ne puis plus m'intéresser qu'à...

Promenade au bord du lac de Sils-Maria, la dernière année de nos rencontres en Engadine.

Pierre Jean Jouve semble moins regarder le grand paysage devant nous que l'écouter et de ce moment va naître un poème où le vent bruit dans l'herbe et parmi les mélèzes. Soudain, il s'arrête et dit de cet air sarcastique et amer qu'il a souvent en parlant de lui-même : « Que voulez-vous, je ne puis plus m'intéresser qu'à ce qui vient des profondeurs. » Et il lève les bras d'un geste indiquant peu de regret mais une lassitude bien compréhensible.

Pierre et Blanche

L'intérêt de plus en plus prononcé de Jouve pour « ce qui vient des profondeurs » est lié au couple extraordinaire que formaient Pierre et Blanche, ainsi que les appelaient leurs amis. J'ai connu Blanche avant Pierre car j'ai fait avec elle une psychanalyse dans les années 1948 à 1950.

La rencontre de Pierre et de Blanche a été, je pense, l'événement capital de leurs deux existences. Elle a été, merveilleusement, la rencontre et l'union de deux génies d'espèce différente mais d'égale étendue. Sans elle l'œuvre de Jouve ne serait pas ce qu'elle est, ainsi qu'il l'a remarqué dans *En miroir* :

C'est à Florence, où j'étais de retour en 1921, que je sentis pour la première fois le sol trembler sous moi. L'angoisse accusatrice se poursuivit à Salzbourg en été, chez Stefan Zweig. Je rencontrais à ce moment précis celle qui intervenait, semblait-il, pour m'appeler et me nommer. B et moi, nous fîmes ensemble le signe d'une entente passionnée.

C'est après leur mariage, en 1924, que commence l'œuvre nouvelle mise sous le signe de la *vita nuova* : les poèmes des *Noces*, du *Paradis perdu*, de *Sueur de sang* et l'admirable série des romans qui s'étend de 1925 à 1935 et de *Paulina 1880* à *La Scène capitale*. Dans sa belle préface *aux Derniers écrits* de Jouve, Catherine Jouve écrit avec beaucoup de justesse : « Mon grand-père a traversé la vie et l'écriture en

compagnie de Blanche qui, par sa pensée analytique, intelligente et protectrice, éclaira et partagea le chemin. Elle était, par sa pensée, en perpétuel renouvellement, le pilier central de son œuvre ; par sa force, l'axe de sa vie. » Elle décrit Pierre désespéré, lassé de sa solitude après la mort de Blanche. « Ne pouvant plus vivre sans elle, mais l'aurait-il jamais pu ? »

Et en 1975, un an après la mort de Blanche, Pierre écrit : « Trésor de force et de vertu, où est-elle ? »

J'ai parlé de deux génies : le génie de Pierre était celui de l'invention, de l'expression la plus haute en même temps que constamment risquée dans la profondeur. Le génie de Blanche était celui de l'écoute, de la parole brève mais parfaitement placée, de la pensée toujours en mouvement, de l'amour inventif et actif pour Pierre. C'était aussi celui de sa ferme bonté envers ses patients.

Tous deux étaient égaux par le courage, intrépides par la pensée. Psychanalyste, Blanche parvenait à être toujours au centre de tous les mouvements de Pierre, au cœur des nombreuses, graves et parfois lourdes exigences de son génie. Elle ne cessait pas pour cela d'être là, et présente pour ses patients.

Voici comment, dans *La Déchirure*, je l'ai vue, de façon évidemment fantasmatique, lors de mes premières séances d'analyse avec elle.

En entrant chez la personne on s'embarrassait dans de grands rideaux gris. Ces rideaux faisaient penser à un gouvernement sévère. Peut-être était-ce l'abondance des gris dans la chambre qui suggérait la présence d'un cardinal maigre, teinté de grandeur espagnole, avec en arrière-plan les mots : exécution capitale. On luttait péniblement contre ces images pour avancer vers la personne réelle, mais on la distinguait mal car il fallait d'abord laisser pénétrer en soi un divan recouvert d'une peau de bête. Cette peau avait une forme et une contenance humiliées. On ressentait le choc de cette humiliation et c'est après qu'on voyait la femme.

Elle était debout, devant son fauteuil, tenant, comme on s'y attendait, une couverture dont elle se protégeait les genoux. Cette couverture signifiait le passé. La personne — mais était-ce la personne réelle ? — qui s'asseyait avec le passé sur les genoux, était ancienne, elle n'était pas vieille. On avait en face de soi une femme avec tous ses pouvoirs et, en plus, le poli du temps. On savait que dans une existence

antérieure, ou peut-être dans celle-ci par le jeu des images, elle avait exercé la magistrature profonde et proféré les paroles de la terre.

On l'appelait Madame mais, intérieurement, on était obligé de nommer une Sibylle, ce qui était dangereux, car c'est avec elle que s'engageait, sur une couche obscure, le véritable dialogue.

Je faisais donc semblant de m'asseoir et d'expliquer quelque chose mais je n'avais aucune conscience de ce que je racontais à cette dame, étant entièrement absorbé par la signification de la Sibylle.

Blanche, dans le courant de mon analyse, m'apparaissait comme une sibylle et c'est encore enveloppée de cette image qu'elle est toujours présente dans les couches les plus profondes de mon être. Il y a quelques années, parlant d'elle avec un de ses anciens analysants, il m'a dit : « Pour moi, elle était Socrate. » Quelle surprise que la confrontation, et à première vue la contradiction, de ces deux images. Socrate, le grand interrogeant, celui qui fait voir qu'on ne sait pas ce qu'on croyait savoir, et qu'on connaît ce que l'on pensait ignorer. Socrate qui était pour moi un personnage laïc. À l'extrême opposé, en apparence, de la Sybille dont le silence ou les rares paroles vous permettaient d'entendre, de reconnaître dans votre propre voix la parole profonde. La Sibylle, personnage reliant, religieux, qui vous rattachait à la parole entrecoupée du poète, du prophète ou du dieu et à la part mystérieuse du monde et de l'existence. C'est toute cette étendue que pouvait donc, dans l'espace imaginaire, recouvrir le personnage de Blanche.

Après plus de 35 ans de vie commune, Pierre, dans un admirable texte de *Proses*, appelé « Trésor », découvrait dans sa propre vie la même étendue, la même profondeur de l'être de Blanche.

J'ai un trésor qui est toi, et bien que sans cesse menacé par le Temps voleur : trésor. Tu es trésor par l'intervention que tu as osé faire jadis pour transformer en moi cent choses de profondeur, et me conduire à moi-même. Tu es trésor par la présence incessante, constante et fidèle à tous les tourbillons, crises, malheurs passagers. Tu es trésor de jugement, pendant des âges et des âges. Tu es trésor de patience et d'impatience, quand tu aides à toutes solitudes et ajoutant de singulières lumières. Tu fus trésor par la connaissance hardie et dangereuse où tu m'as plongé et entretenu. Je ne pense plus

désormais qu'au Temps et au danger que le temps suspend sur mon trésor, mais comme toi-même le proclames, je fais confiance au trésor pour toujours. (Pr. 1262)

Blanche a ouvert à Pierre par la pensée et la pratique analytique, par la philosophie aussi, par sa constante interrogation sur la vie du monde et de l'esprit une nouvelle dimension de l'art et de l'invention.

C'est elle qui lui a apporté le thème de *Paulina 1880* qu'il a su si magnifiquement élargir.

À propos de Catherine Crachat, personnage dominant *d'Hécate* et de *Vagadu*, Pierre Jean Jouve écrit dans *En miroir* :

Catherine était une curieuse imago que B. avait formée, à l'usage de sa fantaisie, et le patronyme « Crachat » représentait la manière de son esprit si propre à saisir ce qu'il peut y avoir de vertueux dans l'humiliation naturelle. Nous parlâmes quelque temps de Catherine Crachat, et sans que j'y prisse garde, le personnage de l'actrice se forma. Je mis en face d'elle Pierre Indemini par un violent contraste, et c'est à Vienne que je trouvai la troisième, Fanny Felicitas.

C'est Blanche qui fit connaître à Pierre la série de rêves qui forme la trame de *Vagadu* et la première édition de *Dans les années profondes* est dédiée à B.

Dans la préface à *Sueur de sang* : « Inconscient, spiritualité et catastrophe » on peut retrouver, magnifié par le Verbe tendu et prophétique de Pierre, de nombreux thèmes surgis de l'expérience de Blanche.

Dans des notes prises lors du séjour des Jouve chez nous en 1964, à Gstaad, je retrouve ceci :

Blanche me dit qu'elle regrette que Pierre ait abandonné le roman. Il a une telle puissance d'imagination qu'il ne sait où la placer. Le roman va avec le monde et suit son train, ainsi on demeure dans le monde. Tandis que la poésie est une chose très mystérieuse. Souvent elle vient goutte à goutte, alors il est furieux, il trace, il déchire...

Après un moment elle ajoute : « J'ai vécu très fortement l'élaboration de ses romans. Lors du dernier, *La Scène capitale*, j'étais très prise par mes malades, Pierre

par un mouvement sentimental, la collaboration s'est dé faite sans que de part et d'autre nous désirions la reprendre... »

Un ancien analysant de Blanche qui est peintre me rapporte à propos d'elle : « La peinture, je ne sais pas vraiment ce que c'est, mais l'écriture, je sais. J'ai collaboré aux romans comme artiste. »

Un autre soir à Gstaad, Blanche me parle du langage

Peut-être naît-il des bruits et des voix entendues dans la vie intra utérine. Ces sons sont traduits ensuite par la mère : Sois sage. Que tu es gentil. Papa t'aime. C'est beau, etc. Il y a toujours ambiguïté dans le langage à cause de cette traduction d'un langage cosmique ou physiologique en langage culturel – Vous voudriez retrouver le langage cosmique de Pierre dans son poème ? Elle rit : – On peut rêver, non ?

Lorsque nous sommes à quelques-uns avec les Jouve, Blanche s'efface et laisse parler Pierre. Sa parole est ferme, brillante, souvent amère, parfois très caustique. Elle finit toujours par revenir à son œuvre ou aux épisodes de sa vie. Parfois il se tourne vers elle pour lui poser une question, solliciter une approbation. Elle répond d'une phrase. Cette phrase de Blanche, toujours brève, peut être parfois décisive.

Au début des années soixante, nous étions ma femme et moi très concernés par la guerre d'Algérie. Pierre aussi, mais avec irritation. Il admirait beaucoup de Gaulle, mais comprenait mal sa politique menant pas à pas à l'indépendance algérienne car pour lui il n'y avait rien de plus désirable que d'être Français. Il m'avait plusieurs fois interrogé sur ma position à cet égard et j'avais, par respect pour lui, éludé ses questions. Un soir, à la Weinstube de l'Alpenrose à Sils-Maria, il m'a dit avec colère : « En somme vous êtes pour la séparation de l'Algérie et de la France, pour l'indépendance complète. » J'ai senti à ce moment que je ne pouvais plus et d'ailleurs ne voulais plus reculer et j'ai dit : « Oui. »

Il n'a pas répondu et a commencé à se lever, gêné par le banc sur lequel il était assis avec Blanche et je me suis dit avec chagrin : « Cette fois c'est la brouille. » Cela allait l'être, mais à ce moment Blanche a dit de sa voix calme : « Mais enfin, Pierre, tu sais bien que c'est notre péché depuis 130 ans. »

Avec un peu d'hésitation mais contraint, malgré sa colère, par son admirable honnêteté à reconnaître la vérité de la phrase de Blanche, il s'est rassis. Nous sommes restés amis même si une certaine animosité persistante l'a amené le lendemain à nous faire sentir que son irritation n'avait pas tout à fait désarmé. Il devait aller rencontrer Alberto Giacometti dans sa maison familiale du Val Bregaglia. Nous pensions qu'il nous proposerait de l'accompagner car à s'ils nous l'emmenions chaque jour en promenade en voiture et cela nous intéressait fort de rencontrer Giacometti avec lui. Mais il a fait venir un taxi, ne nous a pas fait signe et nous avons été privés de dessert. Ce qui a fait rire Blanche quand nous nous sommes revus le soir, mais elle avait sauvé l'essentiel.

Je voudrais en terminant évoquer un très beau souvenir de Pierre Jean Jouve. En 1964, il avait eu un grave accident cardiaque, il ne pouvait aller dans sa chère Engadine dont l'altitude était trop élevée pour lui cette année-là. Il est venu passer ses vacances chez nous, à Gstaad, avec Blanche. Il a pu revoir des glaciers, des cols, des lacs de montagne mais qui n'avaient pas le caractère aérien ni la charge poétique de ceux de l'Engadine. Sa santé n'était pas encore rétablie, il était préoccupé par les poèmes de *Ténèbres* auxquels il travaillait. Il était surtout irrité par les obstacles que les héritiers peu compréhensifs de Wedekind opposaient à la parution de la superbe traduction de *Lulu* qu'il venait de faire. Il en a fait — avec quel admirable talent de lecteur — une première lecture devant quelques amis. Cela lui a fait plaisir mais a aussi ravivé sa colère. Bref, son séjour a été parsemé pour lui de moments heureux et d'orages.

Au moment de partir, après les adieux, étant déjà installé dans la voiture avec Blanche, il a abaissé lentement, et comme par un mouvement méditatif la glace, et il a fait signe à ma femme. Elle s'est approchée, il a pris sa main, l'a embrassée et a dit : « Je vous ai posé bien des problèmes. J'ai été pour vous un hôte bien difficile mais merci de toutes vos grâces. »

Il a dit cela comme un prince, le prince qu'il était. Rétablissant ainsi la situation véritable et nous faisant ressentir avec force, pendant que la voiture s'éloignait, « toutes les grâces » que sa présence et celle de Blanche nous avaient apportées.

SUR UN VERS DE JOUVE

Pierre Jean Jouve écrit dans *Mélodrame* : « Le poète ne dit qu'un mot toute sa vie... » C'est une vérité de poète, ou plutôt c'est une évidence d'avant la pensée. Jouve précise que le poète ne dit qu'un mot toute sa vie...

« Quant il parvient à le desceller des orages. »

Ce mot il faut donc le déceler en soi avant de pouvoir le desceller des orages et ce travail on s'aperçoit qu'il prend toute la vie. On comprend mieux l'importance décisive de ce mot si, passant du langage du poème à celui des sciences humaines, on tentait de dire : « Quand il parvient à le desceller des pulsions. » Cette transcription dans le registre des vérités psychologiques anéantit, on le voit bien, le poème. Celui-ci exige des orages pour donner toute sa force et tous ses risques à l'acte du poème. Ce mot unique, Jouve l'appelle encore : « Ce mot de gloire sans écho / De l'amour enfantin le plus chaud des amours. »

Ce mot nous rappelle donc, dans toute son étendue et son excès, le parcours et la vocation érotique du poème tel que déjà, en 1925 dans le premier livre de sa *vita nuova*, Jouve l'exprime dans un bref et admirable poème de *Noces* : « C'est vrai je n'ai jamais jamais prié / Dit la femme grande et douce de taille : Mais donnez-lui mon sein mon ventre et ma jeunesse / Il sera satisfait. »

En face de ce qui est refusé et que pourtant on veut satisfaire, il y a le corps ardent du poème qui n'ignore pas le don reçu et la nécessité de lui répondre par le don du chant. « La femme grande et douce de taille » que Jouve suscite dans son poème, on peut penser que c'est la poésie elle-même. À ce qu'on n'a jamais, jamais prié parce qu'on le croyait mort ou illusion il faut que le poète donne son corps. Il doit susciter, dans son écriture intérieure et dans son poème, un vrai corps féminin pour en faire don et abandon. Pour satisfaire ce qui fait face au poète et d'un même mouvement le surplombe, il faut encore, dit Pierre Jean Jouve, que le poème lui donne sa jeunesse. L'écoute intérieure nous fait entendre que ce n'est pas la jeunesse passagère de notre corps que nous devons donner au poème mais celle qui est enracinée dans les mots, les rythmes, les images « de l'amour enfantin le plus chaud des amours ». Si le poète ne garde en lui accès à l'ardente curiosité, à l'impétuosité des sens, à toute l'étendue de l'amour et de la sexualité de l'enfant, il ne peut parvenir au poème qui l'attend, au poème de toute la vie, tel que nous devons l'espérer encore aujourd'hui malgré l'apparent désenchantement du monde.

Cet amour enfantin est, il est vrai, un amour blessé et les poètes sont ceux qui ne s'en accommodent pas. C'est de cette blessure qu'ils naissent. Partant de la constatation que « la vraie vie est absente », leur tâche est de découvrir et d'inventer que la vraie vie est aussi présente. Présente, avec sa parole aveugle et son oreille attentive, dans l'énorme phrase de douleur, d'allégresse, d'incertaine certitude qui, venue du plus profond de nous-mêmes, ne cesse pourtant pas de nous précéder.

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Henry Bauchau, *Sur Pierre Jean Jouve. Sur Blanche Jouve* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < www.arllfb.be >